



N9-00414
769671
Dis Lit BL

Code épreuve : 259

Nombre de pages : 7

Session : 2022

Épreuve de : DISSERTATION LITTÉRAIRE BL

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

En octobre 1917, Lénine prend le pouvoir en Russie, et réalise ainsi le rêve de tous les socialistes européens. Lénine et les bolcheviques sont marxistes, ils croient donc à l'évolution historique, au passage d'un système capitaliste, à un système socialiste, pour atteindre finalement le stade communiste. Le communisme est donc ce stade ultime, où l'égalité sera parfaite, la liberté, partagée, et le bonheur pour chacun. Il n'y aurait plus d'ennemis, le peuple aurait le pouvoir : c'est le rêve d'un monde nouveau, d'un monde parfait, fondamentalement humaniste et inconditionnellement optimiste. Dans L'Amour et l'Occident (1939), Denis de Rougemont pose la question de la place de la littérature dans un monde comme celui-ci, dans un monde sans perversions, sans vices, sans méchanceté. Il questionne : « À défaut d'ennemis, déclarés, où sera le courage que l'on s'éloime des écrivains ? Faudra-t-il qu'ils l'exercent contre eux-mêmes ? Et ne peut-on livrer bataille qu'à l'adversaire qu'on porte en soi ? ». Il propose une expérience de pensée : que se passerait-il si le communisme venait à être atteint ? Que reste-t-il de la littérature s'il n'y a plus d'ennemis ? Mais que la société et les lecteurs demandent à l'écrivain de prendre des risques, alors qu'ils lui confinent ~~avec~~ la vertu du courage qui donne à l'écrivain une mission, une responsabilité immense - que se passera-t-il quand il n'y aura plus de risques à prendre ? Une des réponses pourrait se trouver dans l'auto-critique littéraire, l'écrivain pourrait utiliser cette caractéristique pour se combattre soi-même. Seulement, Denis de Rougemont interroge cette possibilité de ce combat contre soi-même,

« Et ne peut-on livrer bataille qu'à l'adversaire qu'on porte en soi ? » - Est-il possible d'écrire, de combattre, seulement soi ? Seulement cet ennemi qui se trouve en nous ? On l'écrivain a-t-il besoin fondamentalement de combattre les autres ? Pour Denis de Prougemont, le combat contre soi-même est insuffisant pour la littérature : il faut l'altérité, et le communisme abolissant la perversion serait finalement anti-littéraire ; il ne le dit certes pas explicitement, mais au moins il questionne : si oui, il serait possible de livrer bataille seulement à soi, à « l'adversaire qu'on porte en soi », et cela réhabiliterait la littérature au sein du communisme ; si la réponse est non, cet ~~ad~~ adversaire ne serait pas suffisant, et le communisme signifierait alors la fin de la littérature. Il faut donc étudier les conditions de possibilité de la littérature, les conditions de représentation littéraire. Quelles sont les conditions suffisantes, et celle nécessaires, de l'écriture, quelle est la place du vice en littérature ?

- Finalement, la suppression de l'altérité perverse annihilerait-elle la littérature ? Ou au contraire, l'adversité qu'on porte en soi est-elle suffisante pour protéger la littérature ?

Il faut avant tout regarder pourquoi la littérature semble ne pas être possible sans cette perversion, sans « ennemis déclarés ». Il faudra discuter ce point, en remettant en question le rôle du combat de l'écrivain, pour, enfin, comprendre que le réel ennemi de l'écrivain, c'est le langage lui-même.

Théoriquement, dans une société communiste, les souffrances, les vices et les ennemis sont éradiqués. Or la littérature est un combat, un engagement contre ces ennemis. Il semblerait de lors que la littérature n'aurait plus sa place ici.

- La littérature est un combat, un engagement au service d'une idée, contre les ennemis de cette idée. Il faut comprendre que tous les textes transmettent, et ont donc une responsabilité. C'est ici la conception fabricienne de la littérature, une littérature qui ne peut pas être innocente, puisqu'elle permet à chacun d'être lui-même responsable. Comme nul ne peut ignorer la loi», « nul ne peut ignorer le monde » grâce à la littérature l'écrivain doit donc défendre une vision du monde, ses idées, et surtout, essayer d'être du côté de la vérité. Les titres et la vie de Malraux sont assez significatifs là-dessus, il lie en effet un combat (il use de armes, comme lorsqu'il prenait l'avion dans les brigades internationales pendant la guerre d'Espagne) et une plume franchante où il raconte les batailles (dans L'Espoir, ennemis et amis sont clairement explicités, il raconte la solidarité entre les membres des Brigades, avec les berges républicains, contre les nationalistes de la Falange et les autres militaires). Ces combats sont une matière littéraire, la littérature est une continuité du fusil, et elle est, comme lui, meurtrière.

Elle est un combat contre les perversions, contre les « ennemis déclarés », et la société, les lecteurs, demandent aux écrivains de prendre des risques, d'être courageux. Le courage semble être une fin en soi, et les lecteurs ressemblent à cette foule venue huer Esmeralda et la voir se faire pendre sur le parvis de Notre-Dame, qui crie de joie au moment où Quasimodo la sauve, dans Notre-Dame de Paris de Victor Hugo. Il y a un double mouvement, un écrivain (Quasimodo le représente) qui défend ses idées, qui sauve celle qu'il aime ; et une foule qui veut le spectacle. Sans ennemi, sans vices à combattre, où seront les vices de la foule, et où sera le courage ? Mikhaïl Bakhtine explique que l'écrivain écrit toujours « en vue d'être lu », c'est-à-dire qu'il veut être lu, il doit donc se soumettre en quelque sorte à son public. Si le public réclame du courage, dans une société sans ennemi, l'écrivain devra déplacer le combat sur

poi-même, « limer bataille à l'adversaire qu'on porte en soi, pour continuer à jouer son rôle d'écrivain. Le courage semble être une condition nécessaire à l'écriture.

Cependant, « ne peut-on limer bataille qu'à l'adversaire qu'on porte en soi? », c'est-à-dire son ennemi intérieur est-il suffisant pour que l'écrivain écrive? Il y a ici une contradiction entre une écriture qui est un combat, qui transmet des idées, et une écriture contre un ennemi personnel. Si cet adversaire peut être comme des autres, cela veut dire que c'est un adversaire commun, donc un ennemi, donc que le courage serait toujours d'actualité, comme Bernanos qui dans Les jours du colat de latex décrit un ennemi intérieur commun à tous, le diable. Et si cet adversaire est inconnu, et incommensurable, des lettres, le courage ne sera pas compris. Si nous prenons l'échelle la plus minimale, un homme, seul sur une île, Robinson dans Vendredi ou les dimanches du Pacifique de Michel Tournier: Robinson doit extérioriser son ennemi intérieur (la « bouille »), pour faire comprendre son mal lorsqu'il écrit (encore une fois, même seul, il écrit en vue d'être lu) avec du sang de poisson sur du vieux papier mouillé, l'eau ayant enlevé les lettres précédemment écrites. L'adversaire qui est en soi n'est donc pas suffisant, il a besoin d'être commun à d'autres.

Si on prend la littérature comme un combat, il est évidemment difficile de penser qu'elle pourrait exister dans une société sans ennemi. Or il faut maintenant questionner ce rôle de « combat » de la littérature. Entre danse et Amour, la littérature est surtout du plaisir.

La littérature n'a pas forcément d'ennemi, le courage est une notion aristotélicienne qui a servi à porter la littérature « contre », et non pas « pour ». Reprenons l'analyse de Florence Dupont sur les tragédies athéniennes. Les tragédies étaient au départ de plus en plus intégrées dans la cité, le texte n'était pas indépendant de la représentation, le théâtre se faisait seulement lors des Grandes Dionysies, lors desquelles le chant, le sacré, avaient des rôles beaucoup plus importants que la narration, le mythos, qui était arbitraire. Aristote,

Copie anonyme - n°anonymat : 769671

Code épreuve : 259

Nombre de pages : 2

Session : 2022

Emplacement
QR Code

Épreuve de : DISSERTATION LITTÉRAIRE B2

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

par une volonté macédonienne (il était le précepteur d'Alexandre le Grand), voulait briser l'unité et l'identité des cités grecques en diacalisant le théâtre, en automatisant le texte de la représentation pour le rendre universel. La représentation contemporaine de l'écrivain comme défenseur d'idées contre des ennemis est en aristotélisme (même Brecht dans La huitième ascension d'Arthur Miller parle aux spectateurs, et non pas dans un langage focalisant).

La littérature est une danse, plus qu'un combat, elle est donc mieux représentée par Esmeralda que par Quasimodo. Gustave Flaubert décrit la princesse dans Salammbo, dansant, femme-serpent qui doit récupérer la voie de Tarant : la mystère de la poésie se trouve dans cette danse rituelle, face à une lune deesse et un serpent autour du cou.

Enfin, il ne faut pas oublier que la littérature se combat elle-même, et que non pas hors des perceptions, elle s'en nourrit (litter veut dire tacher en anglais ; nature).

La littérature se combat elle-même. Le vrai ennemi de l'écrivain, c'est la langue, comme le remarque Roland Barthes en distinguant l'écrivain (celui qui écrit des choses) de l'écrivain (celui qui a besoin

de parler, besoin de bavarder, pour ne rien dire). On retrouve ~~sette~~ cet ennemi dans De Côté de chez Swann de Marcel Proust, lorsque le narrateur se promène à Combray, qu'il voit un étang, une cabane en pierre, et qu'il crie « Zut, zut, zut », puisque'il ne savait pas à dire le monde, à trouver le mot juste. L'ennemi est donc celui qui n'arrive pas à dire.

La littérature ne va pas « contre » les ennemis, le vice, elle l'intègre, elle le pardonne. Comme le chat jaune de l'abbé Figuin dans la préface de La Vie de Loucé, la littérature recueille les oubliés. Tout est à garder, la figure de la littérature, c'est l'archidiacre, qui recueille Quarimodo. Dans L'Échange, Paul Claudel montre Louis Laine, Lechy, Marthe, Pollock Nageoie, 4 ou 5 personnages qui représentent Claudel, et il tire le moral que rien ne doit être jeté dans l'homme, tout doit être accepté, « même le péché », dira Donna Prouhige dans Le bouton de satin. La littérature n'est pas extérieure aux vices humains, elle leur rend leur dignité, donc oui, la littérature n'aurait pas sa place dans une société sans ennemi, non pas parcequ'elle ne pourrait les combattre, mais parcequ'elle ne pourrait les intégrer, les rendre dignes.

La littérature est selon Julien Gracq un oui à la vie, « un acquiescement, à tout ce qui fait l'homme. ~~Et~~ Robinson le comprend grâce à Vendredi (Michel Tournier), lorsqu'il le rencontre, et que celui-ci n'est pas dans le calcul utilitaire du combat contre les éléments de l'île (11th), mais dans la vie avec eux, dans l'intégration de soi dans la vie de l'île. La littérature n'est ni contre, ni pour, elle est. La littérature, c'est vendredi qui tue un bétail (après une lutte à mort lors de laquelle il se blesse), et en fait un cerf-volant pour faire voler son âme. Elle réempire, l'ennemi réempire, tous les

adversaires.

— En réponse à Denis de Rougemont, il semblait que l'écrivain, si la littérature est comprise comme un combat, n'aurait plus sa place dans une cité sous ennemis. Mais si le rôle de combat est questionné, l'écrivain peut avoir sa place, qui est celle du danseur, du sacré. Mais, ces définitions oublient que la littérature est constituée de pénétrations, des vices et des adversaires. Que se passerait-il pour la littérature dans un monde de tous contre tous?

